

De récents essais sur l'industrie suisse; compte-rendu bibliographique.

Par le Dr F. Scheurer, Directeur de l'École de commerce, Neuveville.

Liste des ouvrages.

- Anderegg, Albert.* Die schweizerische Maschinenstickerei. Sonderabdruck aus dem „Schweiz. Kaufm. Centralblatt“, 1905, Nr. 33—35.
- Anrooy, Josephine van.* Die Hausindustrie in der schweizerischen Seidenstoffweberei. Separatabzug aus der Zeitschrift für Schweiz. Statistik; Bern 1904.
- Borle, Henri.* Les transformations industrielles dans l'horlogerie suisse. (Revue suisse pour l'enseignement commercial, 1910.)
- Büchler, M.* Die Anfänge der Schweiz zum modernen Industriestaat. (Monatsschrift für christliche Socialreform, 1904.)
- Büchler, M.* Zur Frage der volkswirtschaftlichen und rechtlichen Konsequenzen des modernen Industrialismus in der Schweiz, 1902.
- Catalogues* de l'Exposition nationale suisse de 1914.
- Diem, A.* Plusieurs travaux sur l'histoire de l'horlogerie parus ou devant paraître dans les rapports de la Chambre de Commerce de Bienne (partiellement consultés en manuscrit).
- Eggenschwyler, Walter.* Die schweizerische Volkswirtschaft am Scheidewege; Zürich 1915.
- Einhart, Julius G.* Die wirtschaftliche Entwicklung und Lage der Elektrotechnik in der Schweiz; Zürich 1906.
- Fallet, M.* Le travail à domicile dans l'horlogerie suisse et ses industries annexes; Berne 1912.
- Flury, W.* Die industrielle Entwicklung des Kantons Solothurn; Solothurn 1907.
- Geering, T.* Grundzüge einer schweizerischen Wirtschaftsgeschichte; Bern 1912.
- Geering, T.* Die Volkswirtschaft der Schweiz vor dem Kriege. (Taschenkalender für Kaufleute, 1916.)
- Geering, T.* Die Konzentration in der schweizerischen Industrie. (Kartell-Rundschau, 1907, cah. 4 et 5.)
- Geser-Rohner, A.* Die Stickerei-Industrie der Ostschweiz in Vergangenheit und Gegenwart. (Monatsschrift für christliche Sozialreform, 1908.)
- Hedinger, Oskar.* Beitrag zur Kenntnis der Schweizerischen Eisenproduktion; Bern 1906.
- Illgen, Rudolf.* Geschichte und Entwicklung der Stickerei-Industrie des Vogtlandes und der Ostschweiz; Annaberg im Erzgebirge 1913.
- Keller, Robert.* Die wirtschaftliche Entwicklung des schweizerischen Mühlen-Gewerbes aus ältester Zeit bis zirka 1830; Bern 1912.
- Künzle, Emil.* Die zürcherische Baumwollindustrie von ihren Anfängen bis zur Einführung des Fabrikbetriebs; Zürich 1906.
- Lincke, B.* Die schweizerische Maschinenindustrie und ihre Entwicklung in wirtschaftlicher Beziehung; Frauenfeld.
- Lorenz, Jac.* Die wirtschaftlichen und sozialen Verhältnisse in der schweizerischen Heimarbeit; 1. Band: Die Heimarbeit in der Textilindustrie (Seiden- und Baumwollindustrie).
- Mungold, F.* Die Heimarbeitsbetriebe und Verlagsbetriebe in Basel; 1909.
- Paillard, Georges.* Les coalitions d'industriels en Suisse. (Revue suisse des sciences commerciales, 1915.)
- Pfleghart, A.* Die schweizerische Uhrenindustrie, ihre geschichtliche Entwicklung und Organisation; Leipzig 1908.
- Rappard, William E.* La révolution industrielle et les origines de la protection légale du travail en Suisse; Berne 1914.
- Sarasin-Iselin, W.* Hausindustrie und Elektrizität in der Basler Bandweberei; Basel 1904.
- Scheurer, F.* Le mouvement syndical dans l'industrie horlogère. (Revue suisse pour l'enseignement commercial, 1909.)
- Scheurer, F.* Sociale Ideen in der Schweiz vor 1848. (Blätter für Wirtschafts- und Socialpolitik, 1908.)
- Scheurer, F.* Der Übergang der Schweiz vom kantonalen zum nationalen Wirtschaftssystem. (Zürcher Post 1907, Nr. 273 u. f.)
- Scheurer, F.* Les crises de l'industrie horlogère; Neuveville 1914.
- Schmidt, Peter Heinrich.* Die schweizerischen Industrien im internationalen Konkurrenzkampfe; Zürich 1912.
- Steiger, J.* Trusts und Kartelle im Ausland und in der Schweiz; Zürich 1907.

- Steinmann, Arthur.* Die ostschweizerische Stickerei-Industrie; Rückblick und Ausschau; Zürich 1905.
- La Suisse économique*, 2^{me} vol. Conférences données au 1^{er} Cours international d'expansion commerciale; Lausanne 1908.
- de Vevey, Emanuel.* L'industrie laitière.
- Meier, Rob.* L'industrie métallurgique.
- Girard-Gallet, M. C.* L'horlogerie suisse.
- Meyer, Henri.* Organisation d'une fabrique de soieries.
- Thürkauf, Emil.* Verlag und Heimarbeit in der Basler Seidenbandindustrie; Stuttgart 1909.
- Wartmann, Hermann.* Industrie und Handel des Kantons St. Gallen 1891—1900; St. Gallen 1913.
- Weber, Aug.* Ein Gang durch die Seidenindustrie. Sonderabdruck aus dem Kaufm. Centralblatt, 1908.

Généralités.

La Suisse est arrivée, au point de vue industriel, à un degré de développement qui étonne.

Ce petit pays n'a pour ainsi dire point de houillères; il produit très peu de fer; il n'a pas de port de mer; la configuration du sol oppose des obstacles nombreux au développement du trafic. Tout autour, de puissantes nations ont élevé des barrières douanières. Les conditions naturelles et politiques ne favorisent donc guère le développement de l'industrie suisse. Et pourtant, aucun pays du monde n'a des fabriques plus florissantes ni une production plus complexe que le nôtre.

Depuis le 18^e siècle, quelques grandes industries (coton, soie, horlogerie) ont acquis une réputation universelle. Le 19^e siècle a accentué l'élan. La broderie, la fabrication des machines, des souliers, des couleurs, du chocolat et des conserves se sont élevées au rang de grandes industries d'exportation. L'agriculture alimente l'industrie laitière qui devient de plus en plus importante.

Ces grandes industries vivent principalement d'exportation. Dans la seconde moitié du 19^e siècle, surtout depuis 1880, se sont développées à côté d'elles de nombreuses branches de production moins importantes mais faisant cependant honneur à notre vie économique nationale. Je ne citerai, à titre d'exemples, que le tissage du drap, le tricotage mécanique, la fabrication du papier, des cigares, du savon, des engrais chimiques, de l'éternit, des machines agricoles, des objets en aluminium, de la porcelaine, des tuyaux de chanvre, des tapis, des articles en caoutchouc, des parapluies et de la viscose.

Plusieurs industries anciennes, telles que la meunerie et le tissage du lin, ont été modernisées.

L'élévation successive des droits d'entrée, conséquence du protectionnisme étranger, a favorisé l'essor des petites industries.

Il semble qu'on soit plus éloigné aujourd'hui que jamais d'une division internationale du travail. Pourtant, le degré d'avancement de nos principales industries ne nous permet plus le retour à l'indépendance économique. Nous vivons de l'exportation des produits manufacturés et sommes obligés, d'autre part, d'importer matières premières et vivres. La multiplicité des branches de production ne change rien à ce fait, au contraire. Plus l'industrialisme se développe, et, par conséquent, plus la population s'accroît, plus augmente notre dépendance de l'étranger pour les vivres. Dans aucun pays, il n'y a une disproportion telle entre la force d'expansion économique et les ressources alimentaires (Schmidt, op. cit., page 12).

Notre organisation économique ressemble fort à un édifice dont l'étage supérieur surplombe considérablement le rez-de-chaussée. La maison est soutenue par des piliers reposant sur territoire étranger. Cet état de choses ne laisse pas de causer des soucis sérieux pour le présent et pour l'avenir.

Les ouvrages les plus remarquables sur l'histoire économique de la Suisse ont été écrits par le Dr T. Geering, secrétaire de la Chambre de commerce de Bâle, et le Dr H. Wartmann, secrétaire du Kaufmännisches Direktorium de St-Gall.

Des monographies sur les diverses branches de production se trouvent en outre dans les dictionnaires d'économie politique de Furrer et de Reichesberg. Le travail du Dr Emil Hofmann, conseiller national: „Die Schweiz als Industriestaat“ (Zurich 1902) contient également des notes historiques sur les diverses industries.

A part ces études, la mine si riche des industries suisses est restée longtemps presque inexploitée.

Cela a changé avec l'introduction des sciences commerciales dans l'enseignement universitaire. Depuis 1900 environ, c'est un vrai concours entre les facultés de droit des sept universités suisses. L'une cherche à surpasser l'autre en études fouillées sur des questions industrielles. La Handelshochschule de St-Gall nous a dotés également de plusieurs travaux fort remarquables de ses maîtres. Plusieurs essais ont été lus à l'occasion du cours d'expansion commerciale de Lausanne en 1907. Enfin, des particuliers épris de science et de fouilles dans les archives ont publié quelques ouvrages de valeur.

Plusieurs travaux ont pour objet les grandes industries d'exportation. Les études d'Anderegg, de Geser-Rohner, d'Illgen, de Steinmann s'occupent de la broderie; celles de Künzle et de Lorenz de l'industrie du coton en général; celles de Josephine An-

rooy, de Lorenz, de Mangold, de Sarasin, de Thürkauf et de Weber du tissage de la soie et de la rubannerie. La métallurgie et l'industrie des machines ont été traitées par Einhart, Hedinger, Lincke, Meyer et Tissot, l'industrie laitière par E. de Vevey. Plusieurs études ont pour objet l'horlogerie. Ce sont celles de Borle, Diem, Fallet, Girard-Gallet, Pflughart, Scheurer. Le travail de Keller esquisse l'histoire de la meunerie suisse depuis ses origines.

Quelques publications s'occupent plus particulièrement de l'industrie à domicile (Anrooy, Fallet, Lorenz, Mangold, Sarasin, Thürkauf). Il y en a aussi qui parlent de toutes les industries d'une contrée ou d'un canton (Flury, Wartmann). D'autres traitent des questions spéciales telles que les transformations techniques (Borle) ou les syndicats (Geering, Paillard, Scheurer, Steiger).

L'industrialisme suisse dans son ensemble fait l'objet d'études de Büchler, Eggenschwyler, Geering, Scheurer et Schmidt.

Les auteurs ont traité leurs sujets de façon bien différente.

Les uns s'appliquent à trouver les origines d'une industrie, à fixer les dates les plus importantes de son histoire et à redresser des opinions erronnées. Plusieurs donnent du relief à leurs travaux par des indications sur les principaux établissements et leurs chefs. D'autres décrivent la technique ancienne et nouvelle, donc le fonctionnement des machines, des outils, etc.

Un sujet relativement nouveau et attrayant, c'est l'organisation d'une industrie (Arbeitsverfassung). Il s'agit d'examiner la dotation en capitaux (Finanzierung), ainsi que le rouage qui lie l'entrepreneur aux ouvriers d'un côté, aux consommateurs de l'autre.

Quelques auteurs relèvent les conditions d'existence faites aux ouvriers; d'autres s'intéressent de préférence aux fluctuations du marché (Konjunktoren), d'autres encore à la politique économique et douanière.

Deux ou trois études enfin s'occupent de sociologie, considérant l'industrie dans ses rapports multiples et réciproques avec les autres domaines de l'activité humaine: la religion, la politique, le droit, la vie sociale.

Je grouperai la matière d'après ces divers points de vue.

Historique des industries.

(Observation. Je ne citerai évidemment de chaque industrie que les faits relativement nouveaux ou nécessaires à la compréhension de l'ensemble.)

Coton. L'industrie cotonnière est la plus ancienne des grandes industries suisses. Elle a été introduite probablement au 14^e siècle. Le premier acte qui en

fasse mention date de 1431 (Künzle, op. cit., page 1). Mais la filature ne prit un véritable essor qu'avec la Réforme. Le coton brut venait de l'Asie mineure, de Syrie, d'Égypte et d'Italie. Depuis 1570, l'Allemagne emploie le coton brésilien. En Suisse, on ne le trouve que vers le milieu du 18^e siècle.

L'ouvrage célèbre de Goethe: „Wilhelm Meisters Lehr- und Wanderjahre“, est une source précieuse pour l'étude de l'industrie cotonnière suisse au 18^e siècle. Künzle (op. cit.) s'y réfère souvent en donnant des renseignements sur le développement de la technique de la filature depuis le rouet jusqu'à la machine.

L'histoire de la filature et du tissage du coton se prête admirablement bien à l'étude de la révolution industrielle de la fin du 18^e et du commencement du 19^e siècle. L'industrie cotonnière était, d'emblée, plus libre que le métier (Künzle, op. cit., page 39). Pourtant, avant 1798, de nombreux règlements gouvernementaux cherchaient à combattre l'infidélité des ouvriers, les fraudes dans le commerce et l'exploitation des salariés (Künzle, op. cit., page 44).

Avec la grande révolution, tous ces règlements tombent au profit d'une liberté presque absolue. La filature et le tissage mécaniques prennent un grand essor. Rappelons à ce sujet Kunz, le roi des filateurs.

Au point de vue social, les effets de la liberté entière furent, comme on sait, beaucoup moins réjouissants. La question ouvrière se posa de bonne heure en Suisse.

Au courant du 19^e siècle, l'industrie cotonnière subit des transformations intéressantes, tant pour la technique que pour les débouchés. L'étude de Künzle s'arrête malheureusement à l'introduction des machines.

La broderie. Pour courte qu'elle soit, l'histoire de la broderie est intéressante.

La broderie de St-Gall est la sœur cadette de l'industrie cotonnière, dont elle constitue une application. Elle fut introduite en Suisse orientale en 1751. En 1773, il y a déjà 6000 brodeuses, en 1790 30 à 40,000 (Geser-Rohner, op. cit., page 66).

La broderie à points de chaînette (Kettenstich), employée pour garnir les rideaux, est la plus ancienne.

Au commencement du 19^e siècle s'y ajoute la broderie à points plats (Plattstichstickerei). Cette industrie, délicate entre toutes, s'exerce d'abord à la main. La machine ne s'introduit qu'après 1850. Contrairement à toute attente, la machine n'entraîna pas, dans la même mesure qu'ailleurs, la concentration de la broderie dans de grands établissements. La promulgation de la loi fédérale sur le travail dans les fabriques (1877) eut même pour effet la fuite de nombreuses machines au domicile des ouvriers.

Ce n'est que vers 1900 que l'introduction de la lourde machine à navette (Schifflimaschine) et de la machine automatique (Automatenstuhl) favorisent de nouveau la grande fabrique.

L'historique de la technique et de l'organisation de la broderie est décrit avec force détails dans les travaux d'Anderegg, de Geser-Rohner, de Steinmann et de Wartmann. Illgen, dans une étude très intéressante, compare la broderie suisse à celle du Vogtland en Saxe, sa principale concurrente.

Soie. Joséphine Anrooy a traité le tissage des étoffes de soie. Mais elle ne donne des détails historiques que sur la lutte entre le tissage mécanique et l'industrie à domicile (Anrooy, op. cit., pages 25 à 27). Le premier essai du métier mécanique fut fait, après 1850, dans la fabrique de machines de Kaspar Honegger. Le nouveau procédé se développe d'abord sans nuire au tissage à la main; plus tard, soit à partir de 1880, il le remplace partiellement. Depuis 1890, le tissage à la main se maintient à peu près.

La brochure de Aug. Weber (op. cit.) décrit toute l'industrie de la soie depuis l'élevage du ver à soie jusqu'au tissage et à l'apprêt. Au point de vue historique, cet intéressant opuscule n'a pas la prétention de donner des dates nouvelles. On y trouve cependant une esquisse de toute l'histoire de l'industrie séricicole.

En revanche, Lorenz (op. cit.) corrige une date se rapportant à la fabrication de la gaze à blutoir (Beuteltuch):

Bürkli-Meier avait indiqué Pierre Dufour comme premier fabricant de cette toile. Lorenz prétend qu'elle a été introduite par Heinrich Bodmer vers l'année 1820 (Lorenz, op. cit., page 235).

Rubans de soie. L'histoire de la rubannerie bâloise depuis ses origines a été décrite par Thürkauf. Cette industrie a été introduite par les réfugiés huguenots (1577 à 1670). Thürkauf donne des détails sur les personnes mêmes. Il étudie dans un deuxième chapitre l'introduction du métier automatique (Kunststuhl). T. Geering (Handel und Industrie der Stadt Basel bis zum Ende des 17. Jahrhunderts, page 610) avait fixé la date de son apparition à Bâle en 1668. Thürkauf a cru pouvoir corriger cette date. Il l'a reculée de plusieurs années, mais s'est vu démentir par Geering lui-même qui lui prouve plusieurs inexactitudes dans l'emploi des sources et qui maintient entièrement son point de vue (Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, 1910).

Thürkauf suit l'histoire de l'organisation technique et sociale de la rubannerie jusqu'à nos jours.

Sarasin (op. cit.) ne donne rien de nouveau au point de vue historique, le sujet de son étude n'étant que le travail à domicile et les chances de le conserver.

Fer. Oskar Hedinger a écrit l'histoire complète et définitive de l'industrie sidérurgique en Suisse. Le fer a été recherché, chez nous aussi bien qu'ailleurs, comme facteur industriel de premier ordre. Les fouilles, hélas, ont valu plus de déboires que de succès. La configuration géologique de la Suisse n'est pas favorable à cette industrie. Un certain nombre de hauts fourneaux ont été allumés dans différentes contrées, mais leur histoire aboutit presque infailliblement à l'abandon de l'exploitation. En 1840, il y avait cependant encore en Suisse douze hauts fourneaux. Ils purent subsister tant que le fer était traité au charbon de bois.

L'introduction du coke nécessita une forte concentration dans la production. A partir de l'an 1860, un haut fourneau après l'autre s'éteignit. A l'heure qu'il est, il n'y en a plus qu'un, celui de Choindez. Il produit cependant à lui seul 22,000 tonnes de fonte par année, alors que les douze établissements de 1840 n'atteignaient qu'à 6000 tonnes.

L'industrie sidérurgique, gravement menacée par la concurrence étrangère, demanda la protection douanière. Mais les intérêts de l'industrie des machines s'y opposèrent. La production du fer fut sacrifiée.

Aujourd'hui, toute l'industrie sidérurgique est concentrée dans les mains de la Société des Usines de Louis de Roll. Entre les usines de Choindez, de Rondez, de Cluse, de Gerlafingen et de Berne, il y a une division du travail bien entendue. Toute l'entreprise prospère grâce à l'intelligent savoir-faire des chefs. Le haut fourneau de Choindez en particulier n'est rentable que par l'emploi de la fonte sur place pour la fabrication de tuyaux.

Machines. Comme en Angleterre, la fabrication des machines en Suisse s'est développée en étroit rapport avec l'industrie textile. Sulzer frères, Escher Wyss & C^{ie} et J. J. Rieter & C^{ie} travaillaient d'abord pour leurs propres filatures. Mais les commandes ne tardèrent pas à arriver. Tous les établissements indiqués livrèrent bientôt au dehors et se consacrèrent entièrement à la fabrication des machines. L'introduction de la machine à vapeur ouvrit un nouveau et vaste champ de travail. En 1836, Escher Wyss & C^{ie} construisent le premier bateau à vapeur. Les chemins de fer, la politique libre échangiste et l'essor général après 1848 favorisèrent l'industrialisme. L'industrie des machines alla au-devant d'une ère de prospérité inouïe qui dura jusque vers 1871 (Lincke, op. cit., page 29).

Généralement les fabriques commencent par lancer un genre de machine pour passer à d'autres avec le développement des affaires. Depuis 1870 cependant, elles poussent presque toutes de nouveau une spécialité, considérant comme réserve la fabrication d'autres produits. Lincke esquisse l'histoire des principaux établisse-

ments en insistant sur les qualités de caractère des chefs et de leurs ingénieurs. Il relève aussi les aptitudes des ouvriers, l'influence qu'eurent sur le développement de l'industrie la politique douanière et les lois fédérales sur les inventions et sur les dessins et modèles (Lincke, op. cit., page 70).

Depuis 1880, l'électricité donne un nouvel élan à l'industrie suisse des machines (Lincke, op. cit., pages 112 et suivantes). Les anciennes fabriques créent de nouveaux rayons pour les moteurs et appareils électriques. D'autres établissements se lancent d'emblée dans la nouvelle voie. Les ateliers de construction d'Oerlikon, ceux de Brown Bowery & C^{ie} à Baden, de la Elektrizitätsgesellschaft Alioth, Bâle, et de la Compagnie de l'industrie électrique et mécanique, Genève, ont acquis une réputation universelle. D'autres, nombreux, arrivent à une situation respectable. Les appareils à faible courant (téléphone, télégraphe) occupent à leur tour de nombreuses maisons grandes et petites (Einhart, op. cit., page 4).

Plusieurs sociétés financières cherchent à procurer aux fabriques les commandes de l'étranger.

L'idée des sociétés financières fut lancée par Emil Rathenau. Les principales sociétés suisses sont :

- 1° La Banque pour entreprises électriques, Zurich.
- 2° Motor S. A., Baden.
- 3° Société suisse pour l'industrie électrique, Bâle.
- 4° Société franco-suisse pour l'industrie électrique, Genève.
- 5° Kontinentale Gesellschaft für angewandte Elektrizität, Glaris.
- 6° Watt S. A., Glaris.

(Voir pour l'histoire et l'organisation des sociétés financières, Lincke, op. cit., pages 126 et suivantes.)

Après l'électricité, les turbines à vapeur et les moteurs Diesel ont procuré de belles commandes à nos maisons suisses. Les moteurs à gaz, à pétrole, à benzine et l'application de ces derniers à l'automobile ont favorisé l'essor de nouvelles fabriques (Saurer & C^{ie}, Arbon; Société nouvelle des automobiles Martini, St-Blaise) (Lincke, op. cit., pages 152 et suivantes). Dubied & C^{ie}, Couvet, se sont faits une spécialité des machines à tricoter. Theodor Bell, S. A., Kriens, Albert Buss & C^{ie}, S. A., Bâle, Wartmann, Vallette & C^{ie}, Brugg, ont acquis une belle réputation par leurs constructions en fer. Enfin plusieurs établissements se sont voués à la fabrication de machines agricoles.

Horlogerie. Les anciennes études se rapportant à cette industrie attiraient l'attention du lecteur surtout sur l'histoire des principaux outils et sur la vie de leurs auteurs, les grands horlogers. Rappelons à ce sujet surtout le livre de A. Bachelin : L'horlogerie neuchâteloise.

Depuis quelques années cependant, plusieurs ouvrages ont fait connaître l'organisation économique, technique et sociale de cette industrie.

Henri Borle parle des transformations industrielles. A. Diem publie dans les rapports de la Chambre de commerce bernoise des études sur l'histoire de l'horlogerie à Bienne et dans le Jura bernois. M. Fallet a étudié avec un soin et un amour de vrai savant l'histoire de l'horlogerie suisse. Ses fouilles dans les archives ont mis et mettront encore à jour bien des détails intéressants sur l'origine de l'industrie, sa propagation et sur les rapports familiaux et commerciaux entre les horlogers de contrées diverses, etc.

Girard-Gallet, président du syndicat des fabricants de montres en or, a donné une conférence sur l'horlogerie suisse au cours d'expansion commerciale de Lausanne, en 1907.

A. Pflughart embrasse dans son étude toute l'histoire de l'horlogerie.

Enfin, moi-même, j'ai publié un travail sur le mouvement syndical et un autre, plus important, sur les crises de l'industrie horlogère dans le canton de Neuchâtel.

Ainsi l'industrie horlogère sera bientôt explorée dans toutes les directions.

Minoterie. Alors que les auteurs précités ont étudié les grandes industries suisses, Robert Keller s'est attaché à l'histoire de la minoterie. Le sujet est admirable pour celui qui s'intéresse aux différentes formes d'organisation économique qui se sont succédé depuis „l'économie domestique autonome“ (geschlossene Hauswirtschaft), caractérisée par le manque de l'échange, jusqu'à „l'économie mondiale“ d'aujourd'hui, en passant par le régime communal, cantonal et national. C'est que la fabrication du pain est presque aussi vieille que l'humanité et s'est modifiée avec le développement de la division du travail.

Keller fait très bien ressortir les relations intimes entre la vie économique d'un côté, la technique, le droit et la politique de l'autre.

La meunerie a connu toutes les formes d'organisation. D'abord il y eut la mouture à la main, chaque famille se procurant elle-même sa farine; ensuite vint la production en régie, le moulin affermé, la mouture contre salaire, et enfin le moulin commercial. De tout temps, le gouvernement s'est intéressé à la préparation de la farine. C'est que l'importance du pain pour l'alimentation du peuple est énorme.

Industries agricoles. Des renseignements intéressants sur les industries agricoles se trouvent dans les catalogues de l'Exposition nationale de 1914.

(*Observation.* De plus amples détails seront sans doute fournis par les rapports spéciaux sur l'Exposition nationale.)

J'y relève les faits suivants : L'industrie de la préparation de l'huile n'a pas d'importance en Suisse ; aussi ses déchets, employés dans l'agriculture, tels que les tourteaux, nous manquent-ils absolument (Catalogue A, page 134).

La fabrication d'*engrais chimiques*, en revanche, a acquis une certaine importance.

En Suisse, la première fabrique d'engrais chimiques fut fondée en 1854, à Marthalen ; puis vint celle de Fribourg en 1864. Les deux usines ne fabriquaient d'abord que des superphosphates de poudre d'os. A Fribourg cependant, on commença aussi à utiliser les résidus de la voierie.

La fabrication du superphosphate de phosphorite suivit bientôt. Pas moins de 16 fabriques, d'importance d'ailleurs inégale, s'établirent successivement dans la Suisse centrale et orientale. Ce nombre a cependant diminué peu à peu et l'on ne compte plus aujourd'hui que 8 usines, exploitées par 5 entreprises différentes.

Ce recul est dû à la concurrence étrangère, celle surtout de la région du Rhin, où les conditions de production sont plus favorables. Cette contrée possède de grandes voies navigables, tandis que nos industriels suisses ne disposent que de voies ferrées. La zone d'écoulement des produits fabriqués est plus restreinte pour nos industriels et la plupart de ceux-ci ont encore à compter avec d'autres difficultés, notamment avec celle des doubles frets.

Les fabriques suisses et étrangères s'efforcèrent tout d'abord de livrer aux agriculteurs des engrais dans la composition desquels entraient les trois éléments principaux d'une fumure rationnelle : l'azote, l'acide phosphorique et la potasse. La connaissance plus exacte des lois de la nutrition des plantes et la nécessité qui en découle de tenir compte des besoins spéciaux du sol et des plantes ont conduit à la fabrication d'engrais plus simples.

Des faits d'une importance capitale pour l'extension de la fumure furent l'exploitation des gisements de sels potassiques à Stassfurt et la découverte de l'action de l'acide phosphorique contenu dans les scories Thomas. Depuis lors, la consommation de l'acide phosphorique et de la potasse a augmenté rapidement.

On doit aussi mentionner l'industrie de l'azote atmosphérique, florissante depuis quelques temps en Suisse ; cette industrie s'occupe principalement de la fabrication de la chaux azotée. La plus grande partie de ces engrais azotés est exportée et trouve d'ailleurs un écoulement facile. (Exposition nationale ; Catalogue A, pages 133 à 134.)

A notre époque tout s'industrialise. L'élevage du bétail lui-même est organisé d'après des principes in-

dustriels. Les bêtes sont considérées comme appareils de transformation du fourrage. On peut parler d'une véritable *industrie laitière* (voir E. de Vevey, L'industrie laitière, op. cit.). Dans les fromageries, on travaille au moyen de machines. Quinze fabriques produisent du lait condensé ou stérilisé ou de la poudre de lait.

Le paysan utilise la force électrique non seulement pour éclairer son appartement, sa grange et ses écuries, mais encore pour actionner de petits moteurs. De plus en plus, il emploie aussi les machines agricoles proprement dites, telles que faucheuses, faneuses, râteleuses, etc.

Une industrie jeune encore, est celle des conserves. Le Dr Karl Oetiker en parle dans un article du Journal suisse de statistique (1915, 2^e cahier).

Autres industries. Mentionnons pour terminer, en nous basant sur le catalogue de l'exposition nationale, quelques industries d'avenir.

L'*industrie de la laine à tricoter* s'est développée depuis 1868. Aujourd'hui, elle suffit presque à la consommation nationale. Il y a même quelque exportation. Le sport favorise cette branche de production.

La *laine artificielle* se fabrique en Suisse depuis 1857.

L'*industrie des draps* produit principalement de la milaine pour nos paysans, des étoffes pour uniformes et pour le sport et enfin des confections.

La soie artificielle est produite par la Société suisse de la viscosse S.-A., Emmenbrücke.

Nous ne pouvons mentionner tous les arts et métiers suisses qui ont acquis une certaine importance. Dans toutes les villes et dans de nombreux villages, surtout dans la Suisse allemande, on trouve des ateliers bien outillés, prospères et occupant de nombreux ouvriers. L'aisance a beaucoup augmenté depuis 1870. La Suisse figure certes parmi les pays les plus industrialisés du monde. Elle connaît tous les avantages, mais aussi les inconvénients de cet état de choses.

L'industrialisme en général. Un exemple typique du développement de l'industrialisme suisse est fourni par le canton de Soleure.

W. Flury en donne une image saisissante dans sa brochure : „Die industrielle Entwicklung des Kantons Solothurn.“ En 1848, le canton de Soleure n'avait presque pas d'industrie. Et aujourd'hui, quand on regarde du haut des pentes du Weissenstein, on voit partout une masse de petites maisons ouvrières aux tuiles rouges. En un demi siècle, il s'est fait là une transformation complète de la vie sociale (Flury, op. cit., page 1).

La population a augmenté de 40,000 âmes.

Flury fait l'histoire des usines métallurgiques de Roll qui possèdent dans le canton de Soleure la

fonderie de la Cluse et les laminoirs de Gerlafingen. Il esquisse aussi l'histoire de la fabrique de draps de Soleure, à Oberdorf et de la filature de laine de Derendingen (exploitée actuellement sous la raison sociale: Vereinigte Kammgarnspinnerei Schaffhausen und Derendingen) (Flury, op. cit., pages 19 à 28). Biberist possède une fabrique de papier extrêmement importante. Schönenwerd et Olten ont une grande réputation pour les souliers (C. F. Bally, Söhne, Schönenwerd; Strub, Glutz & Cie., Olten) (Flury, op. cit., pages 48 et suiv.).

L'horlogerie enfin s'est implantée à Bettlach, Granges, Selzach et Langendorf. La fabrique de Langendorf a plus de 1500 ouvriers.

Je n'ai cité que les industries les plus importantes, passant sous silence de nombreuses entreprises fort prospères, tels les ateliers de réparation des chemins de fer fédéraux, à Olten. Mais les établissements énumérés témoignent assez du haut degré de l'industrialisation du canton de Soleure, autrefois presque purement agricole.

Si Flury étudie l'industrialisation du canton de Soleure, Rappard s'attaque à l'histoire de l'industrie suisse en général. Il en étudie les formes d'organisation avant et après la grande révolution.

L'industrie des indiennes était la seule des grandes industries suisses qui fût organisée en fabrique sous l'ancien régime. Pour toutes les autres, le travail à domicile, en famille, à la campagne était la règle. (Rappard, op. cit., page 106.)

(*Observation.* Le système de l'établissement s'est introduit dans l'industrie cotonnière suisse au courant du 16^e siècle. Künzle, op. cit., page 25.)

Rappard étudie l'organisation, avant 1798, de la filature et du tissage du coton dans la Suisse orientale, des industries séricicoles de Zurich, de la rubannerie bâloise, de l'horlogerie genevoise et neuchâteloise; ensuite (Rappard, op. cit., page 123) il parle de l'avènement du machinisme et (pages 196 et suivantes) de la Suisse industrielle vers 1848. Le travail est intéressant. Il rend bien l'évolution et les rapports réciproques entre politique et vie économique et sociale.

J'ai étudié moi-même le côté économique et social du mouvement politique en Suisse avant 1848. (F. Scheurer, *Der Uebergang der Schweiz vom kantonalen zum nationalen Wirtschaftssystem*; Scheurer, *die sozialen Ideen in der Schweiz vor 1848.*)

Les idées politiques et sociales sont des idées-sentiments (idées-forces, dit Fouillée). Ce sont elles qui alimentent les passions (voir à ce sujet: *Le Bon, psychologie politique*). L'intérêt économique à lui seul n'aurait probablement pas suffi à faire déclencher les diverses révolutions cantonales. Mais les luttes politiques avaient bel et bien une base économique. Les

uns défendaient l'ancien état de choses (métier, corporations, système féodal) avec son monde d'idées et de sentiments, les autres cherchaient à avancer l'organisation nouvelle, l'industrialisme, avec toutes ses conséquences réelles ou imaginaires au point de vue juridique, social et politique.

Technique et organisation du travail.

La technique a toujours attiré les écrivains. De nombreuses monographies donnent des détails sur les inventions de nos célèbres industriels et ouvriers.

Dans ces descriptions, on a cependant souvent omis de parler des causes qui ont poussé aux innovations ainsi que des effets de ces dernières sur la vie économique, sociale et politique. Les ouvrages récents ont essayé de combler cette lacune. L'étude des fluctuations du marché (*Konjunktoren*) plus particulièrement est presque devenue une mode. On analyse aussi l'organisation des diverses industries. Ce travail est évidemment plus complexe, plus difficile aussi que la simple description d'un outil, d'une machine ou de ses produits. Mais il est intéressant au plus haut degré. (Rappard, op. cit., page 73.)

Mobiles qui poussent au développement de la technique. Toutes sortes de mobiles poussent l'homme au développement de la technique. Analysons les principaux :

Grâce à la concurrence étrangère et interne, les prix ont une tendance à la baisse. Pour maintenir et augmenter le gain, chaque industriel cherche à surpasser ses concurrents en achetant aussi bon marché que possible matières premières et auxiliaires et en organisant au mieux la production. Si on ne veut pas réaliser des économies aux dépens des ouvriers, il faut constamment perfectionner l'outillage. L'intérêt économique est donc le principal mobile à la base du progrès technique. Il est rendu plus efficace par la protection légale des inventions ou par la possibilité de garder le secret de fabrication.

Les périodes de crises donnent souvent le signal d'une révision générale de la technique. C'est le cas surtout quand l'industrie nationale s'est laissé dépasser par la concurrence étrangère.

Des exemples typiques à ce sujet se trouvent dans mon étude sur les crises de l'industrie horlogère (page 79), et chez Anrooy (pages 11 et 12).

Pour l'horlogerie, la Suisse s'était laissé dépasser par les États-Unis dans la fabrication mécanique. La crise de 1875 à 1879 nous le fit sentir.

L'industrie suisse de la soie a subi une crise, Krefeld et Lyon nous ayant précédés dans l'emploi

de la soie chinoise (depuis 1860) et de l'apprêt qui ont changé les conditions de l'industrie.

Mais même si la concurrence étrangère n'est pas menaçante, c'est toujours le progrès technique, la production améliorée pour le goût et la qualité (souvent aussi des nouveautés) qui permettent la reprise des affaires. Ces dernières années, la montre-bracelet a fourni du travail à l'horlogerie suisse, alors que tous les autres genres n'allaient plus.

Si l'intérêt économique est le principal facteur du développement de la technique, nous n'omettons cependant pas d'en indiquer quelques autres.

Quelquefois l'outillage perfectionné ne produit pas à meilleur compte que l'ancien, mais il rend l'entrepreneur plus indépendant des ouvriers. La recherche de l'indépendance est un mobile d'autant plus important que les conflits entre patrons et organisations ouvrières deviennent plus fréquents et plus violents.

La perspective de l'honneur et de la gloire aussi peut stimuler les techniciens. Enfin, les grands inventeurs ont presque tous été de grands travailleurs. L'amour du travail pour lui-même est donc également une cause du progrès humain.

Comment le progrès technique se réalise. Le progrès technique peut se réaliser de différentes manières:

A. Objectivement (progrès portant sur la matière):

- 1° par l'introduction de nouveaux outils ou le perfectionnement d'anciens;
- 2° par l'introduction ou le perfectionnement des machines:
 - a) des machines-outils,
 - b) des machines motrices;
- 3° par le choix de spécialités que patrons et ouvriers finissent par connaître à fond (division sociale du travail);
- 4° par l'introduction de nouveaux procédés mécaniques ou chimiques.

B. Subjectivement (progrès dépendant de facteurs personnels):

- 1° par une division technique et une organisation du travail mieux entendues;
- 2° par le développement du goût artistique et l'habileté personnelle des ouvriers (écoles et cours professionnels);
- 3° en intéressant l'ouvrier à la marche de l'entreprise; il mettra alors plus de zèle à son travail et plus de perspicacité à le rendre productif.

Observations: Ad A 2 a: Dans les machines-outils, on vise de plus en plus l'automatisme (tour automatique dans l'horlogerie, Automatenstuhl dans la broderie).

Ad A 2 b: Dans les machines motrices, la vapeur a succédé à l'eau. Pour beaucoup d'emplois, la *turbine à vapeur* est préférée aujourd'hui à la machine à piston. Elle est plus légère,

occupe moins d'espace, produit moins de vibrations, s'use moins vite et permet une économie de vapeur, de charbon et d'huile (Einhard, op. cit., page 134). Mais, de plus en plus, l'eau reprend son importance. On transforme sa force en *électricité* et on peut ainsi l'utiliser loin de sa source. Les moteurs électriques ont causé une véritable révolution technique. Dans les usines, on préfère de plus en plus aux grands moteurs centraux de petits moteurs électriques montés spécialement pour chaque machine. On peut se passer ainsi des courroies et arbres de transmission.

Les petits moteurs sont aussi utilisés par les ateliers moins importants et par l'industrie à domicile dont l'infériorité technique a diminué de ce chef (voir Sarasin-Iselin, op. cit.).

Les moteurs à explosion ont également été développés. Les moteurs Diesel produisent une force considérable.

Ad A 3: La division sociale du travail est extrêmement avancée dans l'horlogerie. Fallet (op. cit.) analyse plus de quarante travaux différents se faisant à domicile.

Ad A 4: Je pense à l'application du feu ou d'acides pour brûler certaines parties des tissus brodés (Wartmann, op. cit., pages 95 à 98) et aux progrès obtenus dans le dorage (Scheurer, Crises, page 27), dans la fabrication de la pâte de bois, dans le blanchissage, la teinturerie, etc.

Ad B 1: Dans les grandes fabriques de montres, on distingue plus de 500 parties. Mais la broderie aussi est intéressante à étudier au point de vue de la division du travail. Ilgen (op. cit., page 62) décrit le travail des enfileuses, des surveillantes, des apprêteurs, des dessinateurs, etc.).

Notons encore que le bon marché peut quelquefois être obtenu par l'emploi de forces auxiliaires (occupation accessoire, emploi de femmes et d'enfants, surtout dans l'industrie à domicile).

Bouleversements causés par le progrès technique. Le progrès technique ne s'est pas toujours réalisé sans accroc. L'introduction de nouvelles machines plus spécialement a souvent provoqué des *changements profonds dans l'organisation des industries*.

La technique favorise tantôt le travail de la femme, tantôt celui de l'homme.

Certains perfectionnements ne sont possibles qu'à des établissements puissants et bien dotés de capitaux.

Ils ont donc favorisé la concentration des entreprises et mis dans un état d'infériorité et de dépérissement les petits ateliers, le métier, le travail à domicile. C'est le cas presque partout pour la machine à vapeur. Certaines machines-outils demandent aussi la grande entreprise.

Le premier métier automatique fut acheté par la Stickerei Feldmühle à Rorschach, en 1898. Mais son application demande des installations si considérables qu'elle a été retardée de dix ans environ. Le métier automatique, une fois introduit, luttera victorieusement contre les procédés actuels, du moins pour les articles courants.

L'introduction de nouvelles machines a également enlevé à maintes reprises du *travail aux ouvriers*. Aussi ces derniers ont-ils été souvent opposés au progrès technique. Thürkauß décrit la lutte au sujet du métier mécanique dans la rubannerie (Thürkauß, pages 14 et suivantes).

La Chaux-de-Fonds est entrée tardivement dans la fabrication mécanique de la montre, à cause de l'opposition des ouvriers.

Une seule fois, cependant, l'introduction d'une machine a provoqué une émeute. Le 22 novembre 1832, les tisserands ont incendié le tissage mécanique d'Uster (voir Büchler, *Die Anfänge...* op. cit.).

Les changements dans la technique, surtout s'ils s'effectuent brusquement, peuvent donc provoquer des malaises sociaux, voire de véritables crises constitutionnelles. L'horlogerie a subi une crise typique de ce genre de 1884 à 1887 (Scheurer, *Crises*, pages 91 et suivantes).

L'introduction brusque de la division sociale du travail dans la même industrie avait également provoqué en son temps une crise. La qualité des montres et, par contre-coup, la réputation de l'horlogerie et l'écoulement de ses produits en pâtit (Scheurer, *Crises*, page 30).

Le progrès technique a donc un double effet. Il constitue la prospérité des maisons privilégiées, mais rend l'existence d'autant plus dure aux autres. Il aide à sortir d'une crise, mais prépare aussi la suivante (Scheurer, *Crises*, pages 171 et suivantes).

(*Observation.* Notons pour être complet qu'on a aussi vu de nombreuses maisons se ruiner à la recherche d'une innovation technique. D'autres, après de longues années de tâtonnements coûteux, sont arrivées tardivement à la prospérité.)

Influence de la technique sur les autres domaines de la vie. Il va sans dire que la technique est aussi influencée par l'introduction de nouvelles matières premières, de succédanés, par le développement de la technique commerciale, par la législation commerciale et sociale, enfin par les mœurs et les coutumes. A son tour, la forme que prend la production exerce une influence énorme, souvent décisive, sur les divers domaines de la vie humaine (voir déjà page 276).

Le régime des métiers développe une forme de société sensiblement différente de celle qui se base sur la production mécanique dans les grands établissements.

L'artisan n'emploie que peu de machines. L'écoulement de ses produits se fait dans le voisinage. La technique industrielle et commerciale est donc simple. Chaque atelier est relativement indépendant. Unis en corporations, les artisans acquièrent une grande influence sur la politique, la législation et sur toute la vie sociale qu'ils organisent selon leurs idées et besoins (villes suisses jusqu'à la révolution).

La grande industrie, en revanche, développe la technique. Elle a besoin de machines. Quelques hommes gouvernent toute la vie économique. Les autres sont plus ou moins dépendants.

(*Observation.* Dans l'industrie de la soie, les grandes maisons ont presque complètement éliminé les intermédiaires appelés „Fergger“. Elles leur préfèrent des employés. Anrooy, op. cit., page 40.)

La concentration des entreprises crée la masse des ouvriers et des contre-maîtres et demande une organisation nouvelle de la vie sociale.

La vente se faisant de plus en plus au loin, le besoin se fait sentir d'unifier la législation, d'abord la législation industrielle et commerciale, plus tard toute la législation civile et même pénale. Le canton devient trop petit pour assurer la marche normale d'une vie économique qui le dépasse. L'évolution pousse à la formation d'états et d'unions d'états.'

Le cantonalisme et le nationalisme, il est vrai, s'opposent à ces tendances, mais il est peu probable qu'ils auront gain de cause définitivement, pas plus le second que le premier.

L'avenir semble être à l'organisation internationale de la vie économique.

Considérée sous cet angle, la guerre européenne apparaît comme une crise de croissance. Deux mondes différents s'enchevêtrent de multiples façons. L'un représente le passé, l'autre l'avenir. Et le passage de l'un à l'autre ou, mieux, l'organisation de l'un à côté de l'autre provoque des convulsions et des luttes.

Les diverses formes d'organisation industrielle.

L'industrie n'a pas encore trouvé, elle non plus, sa forme d'organisation définitive. Production pour son propre compte, métier et écoulement des produits dans le voisinage, système de l'établissage avec division sociale du travail (Verlagssystem), grande fabrique avec division technique du travail, tel est théoriquement l'évolution de l'organisation industrielle.

Mais si la concentration des entreprises semble s'accroître, les formes d'organisation plus anciennes subsistent cependant toutes. Partiellement elles se développent encore (ex. : le travail à domicile dans la broderie et dans le tissage de la soie). Peut-être ne disparaîtront-elles jamais complètement, à condition toutefois de s'adapter aux besoins modernes du commerce.

Il est certain que, dans la broderie aussi bien que dans l'horlogerie, des commerçants, suisses et étrangers, puissants en capitaux, ont su acquérir ces dernières années, sans produire eux-mêmes, une indépendance remarquable et un rôle véritablement directeur au point de vue industriel. Le système de l'établissage renaîtrait donc sous une forme plus moderne.

D'un autre côté, la concentration des entreprises s'opère même aux dépens des grandes fabriques. Certains grossistes étrangers (autrefois clients) font établir les montres dans leurs propres ateliers. Dans la broderie, de grandes maisons de commerce, la plupart américaines, dirigent en partie la fabrication (Wartmann, op. cit., pages 114/115).

Le principe de la coopération est une arme efficace pour la défense des petites entreprises. Les grandes, en revanche, cherchent à se fortifier par la création

de sociétés financières (industrie électrique). Quant au mouvement syndical, on n'a pas encore assez d'expériences pour affirmer s'il favorise la concentration ou s'il l'entrave. Les deux tendances peuvent se faire jour.

Il y a donc actuellement lutte des différentes formes d'organisation.

Les grands établissements ont cependant en général plus d'avenir. Ainsi, pour la chaussure, seules quelques grandes fabriques peuvent encore lutter sur le marché étranger (Catalogue B, Exposition nationale, page 76). La broderie du Vogtland, plus récente que celle de St-Gall, est davantage entre les mains de grandes entreprises. On n'y connaît pas la complexité d'organisation que nous trouvons chez nous. Les fabricants n'y ont pas permis aux commerçants de se mettre à leur place. Les „Fergger“ n'y existent pas (voir Illgen; op. cit.).

Pour terminer, nous pouvons dire que technique et organisation des principales industries suisses sont maintenant connues. Les divers travaux se complètent. Les études à venir devront déjà s'occuper de détails pour apporter à la science de l'économie privée des faits nouveaux. Mais la vie économique moderne se transforme vite. Il s'agira de suivre l'évolution. Le mieux serait d'adopter pour toutes les industries et pour l'ensemble de l'industrialisme suisse le système du Directoire commercial de St-Gall, dont le secrétariat donne tous les dix ans un aperçu historique de la vie industrielle du canton.

Technique commerciale.

La technique commerciale a pour but :

- 1° de procurer à l'industrie les matières premières et auxiliaires aux meilleures conditions possibles ;
- 2° d'écouler les produits à des prix avantageux et de faire rentrer les fonds ;
- 3° d'organiser à l'intérieur de la maison la correspondance, la comptabilité, la réception, l'emmagasinage et l'expédition des marchandises, la statistique et les rapports entre la partie commerciale et la partie industrielle.

1° **Matières premières.** L'historique du commerce des matières premières a relativement peu intéressé les auteurs dont nous analysons les travaux. On peut cependant affirmer que les industries suisses, depuis le commencement du 19^e siècle, obtiennent les matières dont ils ont besoin de première main et à des conditions avantageuses.

Sur le commerce de la soie brute, quelques notes se trouvent dans le catalogue B de l'Exposition (pages 32

et 33) et dans le travail de Henri Meier sur une fabrique de soie (op. cit.).

(*Observation.* Aug. Weber traite le sujet au point de vue géographique. Il parle de la production de la soie brute des divers pays.)

Ce sont des maisons suisses qui, les premières en leur genre, se sont établies à Yokohama, Shanghai et Canton et pourvoient l'Europe et les États-Unis de soie grège asiatique.

Un rôle important est aussi réservé aux nombreuses maisons zurichoises qui, comme productrices et vendeuses de soie française et surtout italienne, fournissent les fabriques suisses, allemandes et autrichiennes.

Dans la fabrique, il existe trois modes d'approvisionnement : ou le fabricant achète des soies ouvrées ou tordues, ou il achète de la grège et la fait ouvrir à façon, ou il possède lui-même un moulinage pour ouvrir les soies.

Dans les fabriques de soieries, comme dans la plupart des industries, l'achat des matières premières est d'une très grande importance. Il faut, avant tout, une connaissance parfaite de la marchandise, faculté qui ne s'acquiert que par une longue expérience. Ensuite, il faut avoir observé et étudié à fond, pendant nombre d'années, le marché des soies. Le prix des soies dépendant de la situation du marché des soies brutes et du marché des étoffes, le fabricant doit toujours être exactement renseigné sur ces deux facteurs. Quelquefois il s'y joint d'autres agents, comme la spéculation et la situation politique. Selon les circonstances, le fabricant s'approvisionne pour un temps plus ou moins long. La soie achetée est livrable ou de suite, ou à terme.

La soie pouvant absorber jusqu'à 30 % d'humidité, le marchand doit la remettre, avant de la livrer au fabricant, à la „condition des soies“ qui fixe, moyennant la dessiccation d'un ou de deux écheveaux, le poids à payer par le fabricant. Les déclarations des conditions des soies font autorité. Comme degré d'humidité, 11 % sont généralement admis.

Livraison faite, la soie est examinée sous le rapport de la qualité et du titre. Le titre est l'indication de la grosseur du fil. Il indique combien de deniers du poids de $\frac{1}{20}$ gramme pèse un fil de 450 m de long.

La technique commerciale a souvent dû chercher des *surrogats* pour les anciennes matières premières. C'était le cas plus particulièrement quand ces dernières avaient passé de mode ou étaient, pour une raison ou une autre, devenues trop chères.

Un exemple typique à ce sujet est fourni par l'industrie de la paille (Catalogue B, Exposition nationale, page 58).

Les difficultés de la manutention du chanvre et l'impossibilité d'obtenir du crin et de la paille en couleurs claires et pures avaient restreint l'emploi des tresses faites avec ces produits. Mais l'industrie argovienne de la paille eut le bonheur de lancer sur le marché une série de produits textiles qui, dès 1896, lui assurèrent pour de longues années une avance considérable sur la concurrence étrangère. C'est à ce moment que commença la vogue de la soie en tussah (soie du Bombyx quercus). En collant les uns à côté des autres les fils ténus de soie, on obtint un ruban analogue à de la paille, d'un grand brillant et d'une richesse de coloris inconnue jusqu'alors. Ce procédé fournit au tressage à la main et aux articles manufacturés un matériel de fabrication d'une valeur inestimable et imprima à toute l'industrie de la paille un nouvel élan.

Le liber à soie et à lustrine (copeaux de tilleul fins comme la soie et importés de Bohême), d'abord mélangé avec de fins rubans de soie, puis employé seul, procura pour de longues années un travail abondant à l'industrie domestique.

La découverte de la soie et du crin artificiels apporta un élan nouveau, mais peu durable. Plus tard, la ramie joua à son tour un rôle important dans l'industrie de la paille.

2° Ecoulement des produits. Jusqu'au commencement du 19^e siècle, les fabricants et commerçants suisses fréquentèrent les foires de Zurzach, Bergamo, Bozen, Frankfort sur Main, Leipzig, Lyon, etc. (Künzle, op. cit., page 60). Certaines maisons d'horlogerie avaient établi des dépôts à Paris et à Lyon.

Beaucoup de montres se vendaient à Hambourg, Amsterdam, Gênes, Livourne, Marseille, Cadix et Londres, à des intermédiaires qui travaillaient pour leur propre compte ou en commission. Vers la fin du 18^e siècle, les voyageurs sillonnèrent l'Europe entière. D'après Norrmann, Genève avait déjà des rapports directs avec l'Orient, l'Asie et l'Amérique. Il n'en est pas question pour Neuchâtel (Scheurer, Crises, page 12).

Le protectionnisme grandissant des pays environnants obligea la Suisse, après la chute de Napoléon, de chercher des relations directes avec l'„outre-mer“ (voir à ce sujet Scheurer, Der Übergang der Schweiz...).

Mais ces rapports ne procurèrent pas rien que des avantages. Les opérations en consignation en particulier causèrent de nombreux ennuis et des pertes sérieuses. Aujourd'hui, ce genre d'opérations sert principalement encore à l'écoulement des fonds de magasin (Anrooy, op. cit., page 14). C'est toujours un signe de malaise s'il se pratique en grand (Wartmann, op. cit., page 115).

L'évolution n'a pas non plus donné raison à ceux qui croyaient pouvoir prédire la disparition de l'intermédiaire dans le commerce d'exportation. Le commerce d'outre-mer est partagé aujourd'hui entre fabricants et grossistes intermédiaires. Les maisons de commerce apportent à l'industrie non seulement leurs connaissances, mais encore des capitaux considérables. Leur intervention est donc souvent la bienvenue.

Voici maintenant un schéma des diverses formes d'organisation du commerce d'exportation : Elles sont à peu près identiques dans les différentes industries.

A. *Exportation directe par le fabricant :*

- 1° Les grandes maisons créent des succursales dans les pays d'outre-mer et dans les grandes villes d'Europe.
- 2° Elles y cherchent des concessionnaires.
- 3° Elles y envoient des commis-voyageurs ou des agents.
- 4° De bonnes maisons d'outre-mer reçoivent les marchandises sur commande directe et jouissent de longs crédits.

(*Observation.* L'Amérique, le meilleur client pour la broderie, paye au plus tôt par lettre de change à 100 jours. Illgen, op. cit., page 60.)

- 5° Avec les indigènes, le trafic se fait aussi directement, mais la maison européenne cherche alors à diminuer les risques.
 - a) Le commerçant d'outre-mer ouvre au fournisseur un crédit auprès d'une banque européenne. Le fabricant suisse livre la marchandise à la banque en question et reçoit soit le paiement, soit l'acceptation d'une traite.
 - b) Le fournisseur tire une traite documentaire sur le client et la remet à une banque à l'escompte ou à l'encaissement. Le tiré reçoit les documents contre paiement.

B. *Exportation par des intermédiaires.* Quant aux maisons intermédiaires, on en distingue deux formes :

- 1° Celles qui font le commerce pour leur propre compte ;
- 2° les commissionnaires.

Il y a des maisons d'exportation possédant des succursales dans les pays d'outre-mer. Ces entreprises achètent en Europe pour leur propre compte tout ce qui peut se vendre là-bas. Dans les pays d'outre-mer, elles font le commerce de gros et de détail pour écouler les produits. Souvent, elles s'occupent du troc (factoreries) et ramènent en Europe les produits acquis.

Ces maisons limitent généralement leurs opérations à un pays. Cependant, celles qui s'occupent de spécialités traitent souvent avec tous les continents.

Il y a des maisons qui s'occupent spécialement d'horlogerie et de bijouterie, de soieries, de broderies, etc. Elles ont généralement leur siège dans le centre industriel en question (Genève, La Chaux-de-Fonds, Bienne, Bâle, Zurich, St-Gall).

A côté du commerce en propre, se développe de plus en plus l'affaire en *commission*.

La marche d'une affaire chez un commissionnaire est à peu près la suivante : le client d'outre-mer fait une commande, soit par lettre, soit par télégramme, soit oralement (s'il se trouve en voyage en Europe). Le commissionnaire demande prix et échantillons au fabricant. Le cas échéant, il doit correspondre (par câble ou par lettre) avec son client pour s'entendre au sujet des prix ; il confirme ensuite l'ordre au fabricant. La facture de ce dernier est souvent réglée comptant sous escompte. Quant aux marchandises, le commissionnaire les groupe, les emballe, les dirige sur le port et en surveille le chargement. Il remet ensuite le compte d'achat au client. Ce dernier couvre par remise d'effets sur les grandes places de banque ou par cablogramme. Entre commissionnaire et client d'outre-mer, il faut qu'il y ait des rapports de confiance, car le crédit accordé d'un côté ou de l'autre est souvent considérable. La commission varie suivant l'article, la réputation de la maison, les risques courus, etc.

Les maisons d'exportation établissent des listes de fournisseurs et disposent d'une quantité de catalogues et d'échantillons.

Depuis 1870, l'institution des agents s'est intercalée entre commissionnaire et industriel. On dit que, par leurs conseils aux fabricants et par leurs offres continuelles aux commissionnaires, ils ont contribué dans une large mesure au développement du commerce d'exportation.

D'un autre côté, certaines maisons de commerce cherchent à acquérir un rôle conducteur dans l'industrie même. Elles passent des contrats avec des fabricants, s'assurant leur production totale. Quelquefois, elles demandent des avantages spéciaux en garantissant des commandes annuelles d'une certaine importance. Cette forme d'organisation diminue évidemment l'indépendance du fabricant.

Ce qui est regrettable au point de vue suisse, c'est que des maisons étrangères, d'anciens clients, cherchent aussi à s'émanciper. Elles envoient leurs acheteurs sur place, établissent des comptoirs d'achat, voire des succursales. Le gain s'en va de cette façon en majeure partie à l'étranger.

3° Organisation intérieure des bureaux commerciaux. Aucun des travaux cités n'en parle, mais on peut dire que de nombreuses fabriques ont des bureaux

spacieux, bien aménagés et pourvus de tout ce que la technique a créé d'utile pour simplifier le travail. On y trouve la machine à écrire, les machines à calculer, le phonographe, le téléphone privé, les adressographes, les machines à copier, les appareils pour copies multiples, les systèmes de classement les plus perfectionnés, etc., etc.

En tout cas, on peut dire que la Suisse marche à la tête du progrès dans ce domaine aussi bien que dans l'organisation industrielle.

4° Syndicats. Pour défendre leurs intérêts communs, commerçants et industriels constituent des syndicats et des cartels. Les formes de ces groupements varient beaucoup. La place me manque pour en donner une analyse. Je me contenterai d'une brève énumération des principaux buts commerciaux visés par le mouvement de *concentration* :

- 1° Défense des intérêts généraux (influence sur la législation, etc.),
- 2° Entente sur les conditions de vente,
- 3° Entente sur les prix,
- 4° Fixation de la production,
- 5° Répartition des débouchés,
- 6° Renseignements sur la clientèle et contrôle du crédit,
- 7° Communautés d'intérêts (*Interessengemeinschaften*).

On a même en Suisse quelques véritables trusts.

Le commencement du 19^e siècle avait en général été hostile aux groupements d'intéressés. On venait d'abolir les corporations et on cherchait le salut de l'humanité dans l'individualisme.

Mais à partir de 1880, le mouvement syndical se dessine nettement en Suisse. Il fut la conséquence d'abus de la liberté. D'abord on chercha à grouper patrons et ouvriers dans une seule et commune fédération. L'horlogerie aussi bien que la broderie commença par là. En 1885 fut fondé le *Centralverband der Stickereiindustrie*, en 1887 la *Fédération horlogère*. Mais cela ne dura pas. Les ouvriers horlogers se séparèrent des patrons en 1889. Le *Centralverband der Stickereiindustrie* fut dissous en 1892. Depuis, les groupements ouvriers et patronaux ont souvent été en guerre. Là où ils s'entendent, ils élaborent des contrats collectifs.

L'opinion au sujet des syndicats n'est pas encore arrêtée. Mais il n'est guère probable qu'ils disparaîtront de nouveau. Au contraire, on constate chez les patrons et chez les ouvriers un certain mépris pour la législation de l'Etat. On attend davantage aujourd'hui de la réglementation de la vie industrielle par le groupement des intéressés. Je n'en veux pour preuve que le vote de

la Société suisse des arts et métiers du dimanche 4 juin 1916, à Winterthour, sur l'avant-projet d'une loi sur le travail dans les ateliers. Fort probablement les syndicats assumeront un rôle plus important dans un nouveau projet.

On peut en effet attendre des syndicats toute une nouvelle orientation de la vie publique. Leur influence sera bonne ou fâcheuse, suivant l'esprit qui les animera (voir sur les syndicats les travaux cités de Geering, Paillard, Scheurer, Steiger et Steinmann).

La concurrence extérieure.

Nous avons vu que la concurrence est le principal stimulant du progrès technique. Maintenu dans de sages limites, son influence est bienfaisante. Mais la Suisse a déjà connu également les effets fâcheux qui se produisent quand la concurrence est effrénée et sans brides. Loin de stimuler, elle peut alors décourager les hommes et amener de graves déformations professionnelles et morales.

J'ai parlé de l'avènement de la libre concurrence dans la vie économique suisse dans les deux études : *Übergang der Schweiz . . . et Soziale Ideen in der Schweiz vor 1848* (voir aussi : *Les crises de l'industrie horlogère*, page 62).

Dans mon livre sur les crises de l'industrie horlogère, j'ai eu l'occasion d'étudier à son tour la crise du libéralisme doctrinaire après 1870 (page 98, *Crises de l'industrie horlogère*).

La libre concurrence fut dénoncée à cette époque comme une des causes les plus profondes des crises industrielles et du malaise social (voir aussi, pour la broderie, Steinmann, op. cit.). A partir de l'époque indiquée, la réforme sociale occupe les esprits. D'un côté, on en arrive à la protection ouvrière, d'un autre, au mouvement syndical patronal et ouvrier.

La concurrence étrangère ressemble beaucoup, dans ses effets, à la concurrence interne. Elle aussi peut être bonne. En stimulant l'esprit d'entreprise, elle peut être cause indirecte d'un nouvel essor et d'une nouvelle prospérité. Mais elle a aussi provoqué des crises graves et longues, surtout quand elle a été soutenue par le protectionnisme douanier.

Rappelons la crise de l'impression des tissus depuis 1837 (Scheurer, *Übergang . . .*), celle du tissage à domicile et du métier à la même époque, enfin l'extinction successive des hauts fourneaux au courant de la seconde moitié du 19^e siècle.

La filature du coton diminue lentement depuis 1870. En 1872, il y avait en Suisse 2,059,350 fuseaux. 59 fabriques avec 540,000 fuseaux ont succombé depuis (*Catalogue B, Exposition nationale*, page 15).

Toutes nos industries se ressentent aujourd'hui de la concurrence étrangère; les petites plus que les grandes. Même la broderie et l'horlogerie voient augmenter la production étrangère. La broderie de St-Gall est concurrencée par celle du Vogtland et voit, non sans souci, le développement de l'industrie américaine et des tendances d'émancipation en Autriche et ailleurs (voir Steinmann, op. cit., pages 8 et suivantes). L'horlogerie s'implante tout doucement un peu dans tous les grands pays. L'industrie de la paille souffre de la concurrence active du Japon. Le Japon et l'Italie arrivent à produire à meilleur compte, grâce aux salaires minimes qu'on y paie aux ouvriers.

C'est le bon marché à l'étranger de la main d'œuvre et des matières premières, surtout de la houille et du fer, qui met la Suisse en état d'infériorité pour certaines industries. Aussi se consacre-t-elle de plus en plus aux *articles de qualité*, qui laissent en général une marge plus grande entre le prix de revient et le prix de vente.

(*Observation.* Plus une industrie est vieille, plus elle a la tendance à produire les articles de qualité. L'horlogerie présente à ce sujet un exemple très intéressant. Les genres à bon marché sont toujours fournis par les contrées qui ont introduit l'industrie le plus récemment. Genève et Neuchâtel en sont successivement arrivés à fabriquer de préférence les montres soignées en or (Scheurer, *Crises*, page 142). Non seulement ces montres laissent un bénéfice plus grand, mais leur „établissement“ procure plus de satisfaction aux ouvriers que le genre à bon marché.)

La production des articles de qualité, il est vrai, n'a pas que des avantages. En temps de crise, elle est la première frappée. Pendant la période de guerre, ce ne sont pas non plus les articles de luxe qui permettent au pays de vivre. Mais enfin, la guerre est — espérons le — un état exceptionnel, et, en temps de paix, la Suisse a toujours encore su se tirer d'affaire. La concurrence étrangère a grandi dans tous les domaines, c'est vrai. Mais elle n'a pas empêché l'industrie suisse de se développer. Une industrie ne marchant plus, on a toujours su la remplacer. Ainsi la gaze à blutoir dans le canton de St-Gall a supplanté la fabrication de la mousseline, déchue (Lorenz, op. cit., page 236).

La concurrence étrangère ne nous inspirerait donc guère de graves appréhensions s'il n'y avait pas, pour la soutenir, la protection douanière. C'est ce qui m'amène à parler de la politique douanière.

La politique douanière.

L'histoire de la politique douanière est en rapport intime avec celle de l'industrie. Au moyen des droits protecteurs et de combat, l'Etat cherche à favoriser la production nationale. Il influence donc dans une large mesure la concurrence internationale, facilitant celle

de son pays, enrayant plus ou moins celle de l'étranger. C'est surtout les jeunes industries qui recherchent la protection. Ajoutons que la politique douanière n'a pas seulement un but économique, soit la prospérité matérielle du pays en question. Elle vise encore l'indépendance politique, l'autonomie aussi complète que possible de l'État.

La politique douanière suisse et son histoire ont fait l'objet spécial de plusieurs ouvrages. Rappelons-en quelques-uns :

Huber, A., Dr. Die Entwicklung des eidgenössischen Zollwesens bis 1848. Bern 1890.

Frey, Emil. „Die schweizerische Handelspolitik der letzten Jahrzehnte“ in den Schriften des Vereins für Sozialpolitik, XLIX, Bd. I, Nr. 9, S. 451/514. Leipzig 1892.

Geering Tr., Dr. Die Handelspolitik der Schweiz am Ausgang des 19. Jahrhunderts. Berlin 1902.

Du même auteur: L'article „Handelspolitik“ dans Reichenberg, Handwörterbuch der schweizerischen Volkswirtschaft.

Schuler, Hans, Dr. Wie Handelsverträge werden. Zürich 1905. (Calendrier édité par la Société suisse des commerçants.)

Schmidt, Peter Heinrich, Dr. Die Schweiz und die europäische Handelspolitik. Zurich 1914.

Ce n'est pas ici l'endroit de donner un compte rendu de ces travaux. Je m'occuperai de la politique douanière pour autant seulement qu'elle a influencé la marche de l'industrie. Encore ne citerai-je que les ouvrages mentionnés en tête de mon étude.

Künzle (op. cit., page 60) relève le fait que les capitulations militaires d'avant la grande révolution servaient souvent à des buts commerciaux. J'ai moi-même montré l'influence de la politique douanière des pays étrangers sur la vie économique et sur la politique de la Suisse avant 1848 (Übergang der Schweiz...).

Jos. Anrooy parle du retour au libre échange de l'Angleterre et de la France au milieu du siècle passé. La politique des traités de commerce inaugurée par Napoléon III fut la bienvenue pour l'industrie de la soie, menacée par la guerre de sécession (1860 à 1865) (Anrooy, op. cit., page 11). Le même auteur insiste sur le fait que les pays environnants et les Etats-Unis ont demandé la protection douanière de l'industrie de la soie précisément pour lutter contre la concurrence suisse (Anrooy, op. cit., pages 16 et suivantes).

Par le tarif Méline, la France frappa la soie suisse de fr. 400 les 100 kg. Wartmann (op. cit., page 165) analyse les effets sur la broderie de la guerre douanière avec la France (1892 à 1895).

La Suisse réagit contre la politique protectionniste de l'étranger en établissant des tarifs de combat et en passant elle-même à des droits protecteurs. Depuis 1880, elle a remanié à plusieurs reprises son tarif douanier, toujours en accentuant le caractère de combat et de protection. Elle ne tend pas seulement à développer ou maintenir le marché national. Elle cherche encore à empêcher, dans la mesure du possible, l'essor de l'industrie étrangère. C'est ainsi que, dans le traité de commerce avec l'Autriche, la Suisse a refusé l'importation sans droit de tissus apprêtés et blanchis, car cela aurait favorisé l'installation, en Autriche, de fabriques de ce genre.

Un bon tarif de combat est une arme puissante entre les mains de la Suisse aussi longtemps qu'elle est unie, car si son territoire est petit, elle n'en constitue pas moins un marché enviable, grâce à la densité de la population, au „standard of life“ élevé et à l'industrie des étrangers (Schmidt, op. cit., page 140). Malheureusement, les intérêts des producteurs et des consommateurs sont presque toujours opposés les uns aux autres. Même entre les différentes industries, l'accord est loin d'être facile. Nous avons vu que les intérêts des hauts fourneaux ont été sacrifiés à l'industrie des machines (Hedinger, op. cit., et Lincke, op. cit., pages 59 à 61).

Autant que possible, la Suisse cherche aussi à s'assurer du marché intérieur. C'est partiellement grâce à la protection douanière que tant de petites industries nouvelles se sont implantées. Le mouvement protectionniste s'accroît chaque fois que l'exportation rencontre de nouveaux obstacles. L'industrie cotonnière n'a combattu le libre échange qu'à partir du moment où elle a souffert fortement de la concurrence étrangère, soit depuis 1870.

Pour les grandes industries (broderie, horlogerie, soieries), le marché national ne suffit cependant en aucune façon. Dès que les barrières douanières de l'étranger deviennent gênantes, il ne reste donc à ces branches de production qu'à émigrer. Ainsi du moins le bénéfice de l'entrepreneur reste acquis à la Suisse. Pour les soieries, des maisons suisses ont créé des succursales en Italie, en Allemagne, en France et aux Etats-Unis. Le tissage de la soie dans la Forêt Noire est presque entièrement dans des mains suisses (Anrooy, op. cit., page 24. Voir aussi Schmidt, page 198).

L'émigration des industries n'en reste pas moins un fait regrettable pour notre vie économique. Les industriels et ouvriers émigrés perdent rapidement tout contact avec leur patrie. La seconde génération nous est déjà complètement étrangère. Souvent ce sont des patrons de maisons descendant de Suisses qui ont demandé avec le plus d'empressement la lutte contre

la concurrence de leur pays d'origine (Schmidt, op. cit., page 214).

L'industrie pour elle-même aurait la tendance à s'internationaliser. Non pas que le libre échange créât une division complète du travail international. La distance resterait toujours un facteur à charge pour le prix de revient. Mais une certaine diversité d'occupation se réaliserait sans doute, suivant les ressources du sol et du sous-sol et les aptitudes de la population. En attendant, l'évolution est enrayée par le nationalisme qui a repris du vif. On en est revenu, depuis la fin du 19^e siècle, à un Neo-Colbertisme. Chaque pays voudrait exploiter les autres en leur vendant ses produits, tout en leur achetant le moins possible.

La vie économique est mise au service des idées politiques, de langue et de race. Elle devient un instrument d'hégémonie et de puissance.

Tous les Etats font de grands sacrifices pour développer l'exportation et pour surpasser les nations concurrentes (Schmidt, op. cit., pages 272 et suivantes).

L'organisation mondiale de la vie économique n'est donc pas pour le moment sur le point d'aboutir. Des intérêts très puissants (situations acquises d'un côté, ambitions de l'autre) s'opposent encore à son organisation systématique et logique. Ils ont provoqué la guerre européenne. Quel sera l'avenir de la Suisse dans et après cette terrible mêlée? Echappée au sort des armes, que deviendra-t-elle dans la lutte économique qui suivra selon toute probabilité?

Les uns sont optimistes. Ils croient que la Suisse sera de nouveau, comme elle l'a été quelquefois par le passé, le „tertius gaudens“ (Geering, Grundzüge... et, du même auteur, Die Volkswirtschaft der Schweiz vor dem Krieg). Au dire des optimistes, il suffit pour cela que nous restions prudents et que nos sympathies ou antipathies ne nous fassent pas perdre la confiance de l'un ou l'autre groupement de puissances. Pour le moment, on a quelquefois l'impression que nous nous aliénons les sympathies des deux côtés. Mais on peut espérer que c'est passager et de surface.

D'autres voient l'avenir plus en noir. Ils craignent que la situation de la Suisse ne devienne difficile et que notre pays ne soit obligé avec le temps de s'allier à l'un ou l'autre des groupements. Il y en a qui ne voudraient pas même attendre pour cela l'issue de la guerre. Ces personnes oublient trop facilement la composition ethnique de la Suisse. Le fait que nous tenons de trois langues et races empêchera la Suisse de s'embrancher dans une politique unilatérale.

Il est certes de son plus haut intérêt de favoriser tout rapprochement international, mais à condition qu'il se fasse d'une manière générale et non à l'exclusion d'une ou plusieurs nations qui nous sont parentes par la langue.

Même en se plaçant au point de vue purement économique, on ne voit pas bien comment nous pourrions rompre, soit avec les puissances centrales, soit avec les alliés. S'il est vrai que nous vendons davantage aux alliés et à leurs colonies, nous ne pourrions guère nous passer de la houille et des matières premières de toutes sortes que nous livrent l'Allemagne et l'Autriche.

Steinmann (op. cit., page 3) et d'autres estiment que la Suisse pourra le mieux conserver son indépendance en favorisant les grandes industries d'exportation. Tant pis, me disait dernièrement un éminent économiste, si nous perdons en partie les débouchés européens; nous nous rattraperons dans les pays d'outre-mer. Ce raisonnement me paraît mieux conforme aux véritables intérêts suisses que celui qui tend à nous faire abandonner notre neutralité économique et politique.

Nous avons vu cependant que la Suisse, tout en cherchant des traités de commerce favorables à l'exportation, protège de plus en plus aussi le marché national et favorise ainsi l'agriculture et les petites industries. Ce courant s'est accentué depuis la guerre. Pensons à l'introduction de la fabrication de la soude, des jouets, à la création d'une „semaine suisse“, etc.

Notre pays garde donc une politique de juste milieu, d'équilibre entre les tendances opposées. Et j'estime que, dans les conditions actuelles, c'est la seule politique qui convienne. Elle nous permet d'attendre sans préjuger l'avenir. „Aspettare e guardare“, voilà ce qu'il faut à l'heure qu'il est. Après la guerre, on avisera.

La crise européenne une fois passée, l'évolution vers l'économie mondiale reprendra sans doute, peut-être lentement, peut-être plus vite que d'aucuns ne pensent.

Pour la Suisse en tout cas, il n'y a qu'une politique qui convienne à ses intérêts matériels et spirituels, c'est celle qui favorise l'entente et la fraternité entre les peuples de l'Europe et aboutit à l'union des Etats européens.

Sans paix entre la France et l'Allemagne plus particulièrement, nous ne retrouverons jamais la concorde intérieure. Trop de fibres lient notre pays à ces deux nations pour que nous puissions les rompre, soit d'un côté, soit de l'autre. Ces liens étant en grande partie du domaine des sentiments, donc de l'inconscient, il est même inutile d'en discuter. Mieux vaut se rendre compte de leur existence et de leur puissance et diriger la politique nationale en conformité.

L'évolution vers une union économique des Etats européens n'aura-t-elle pas pour effet de nous enlever notre indépendance politique? Partiellement, si. Je crois cependant que nous pourrions conserver toujours

nos biens les plus chers : langue, confession, forme démocratique de l'Etat. D'autre part, la paix européenne vaut bien un sacrifice. Et l'union économique est certes la seule base réelle du pacifisme. Au reste, notre indépendance économique est précaire déjà à l'heure qu'il est. En temps de guerre, il en est de même pour l'indépendance politique, puisque cette dernière découle de la première. Un nationalisme réactionnaire n'est donc pas de mise pour la Suisse. Nous devons y tenir tant que les principaux pays environnants ne s'entendent pas. Il doit nous permettre d'entrer une fois dans l'alliance des peuples dans de bonnes conditions, le front haut. Mais notre idéal politique doit être de plus en plus : l'Europe, les Etats unis d'Europe.

Autres facteurs qui déterminent l'essor industriel et les fluctuations du marché.

La technique industrielle et commerciale, la concurrence intérieure et extérieure et la politique douanière sont les principaux agents qui déterminent l'essor ou la décadence industrielle, ainsi que les fluctuations du marché.

D'autres facteurs, moins importants, méritent cependant notre attention.

Mode. Il y a d'abord la mode. Les centres qui inspirent et font la mode ne se trouvent pas en Suisse. Nous la subissons. Tantôt elle favorise la fabrication des rubans de soie et la broderie, tantôt elle leur est hostile. D'où prospérité et stagnation alternatives dans ces deux branches de notre industrie suisse.

Illgen attribue les crises de la broderie en 1890 et 1904 partiellement à la défaveur de la mode (Illgen, op. cit., page 28).

La mode des crinolines (1857) frappa la broderie à la main et favorisa en revanche la fabrication à la machine.

L'industrie de la paille est aussi à la merci de la mode. Cette dernière demande depuis quelques années des tresses très étroites que la main ne peut produire. D'où crise dans le tressage à domicile (Catalogue B, Exposition nationale, page 58).

La montre aussi est plus ou moins sujette à la mode. Pendant quelques années on ne demandait plus que des montres plates et extra-plates. Ensuite est venue la fabrication des petites pièces, les 10, 9, 8, 7^{mm}, et celle de la montre-bracelet. Le décor varie à l'infini. Tantôt on demande des montres polies, tantôt des gravées, tantôt des peintures à l'émail.

Mais l'horlogerie suisse a un rôle plus actif dans l'introduction de la nouvelle mode que d'autres industries. C'est en grande partie le centre de fabrication, donc la Suisse, qui la détermine. Plusieurs fois déjà,

c'est un genre nouveau qui, dans une crise, a fourni quelque travail ou a permis de rouvrir les ateliers avant la reprise générale des affaires.

Dans la broderie, les dessinateurs cherchent des formes toujours nouvelles. Ce faisant, ils poussent la vente dans les limites tracées par la mode des costumes. Malheureusement, cette chasse aux dessins renchérit considérablement le produit.

(*Observation.* Le nombre des nouveaux modèles créés dans l'industrie de la broderie en l'espace d'une année dépasse 800,000.)

Elle n'est possible à la longue que pour des broderies de qualité et favorise en conséquence ce genre.

Standard of life. A part la mode, c'est l'élévation générale du standard of life dans le monde civilisé qui a influencé l'industrie suisse. Autrefois, la soie était un article réservé aux gens riches. Aujourd'hui, tout le monde en porte (Anrooy, op. cit., page 16). La même constatation peut être faite pour l'horlogerie. La vulgarisation des objets de luxe a évidemment favorisé l'industrie.

La médaille a cependant un revers. Dès qu'un produit est destiné aux couches inférieures, on pousse au bon marché et en arrive alors trop facilement à la camelote. Or, la négligence dans la production et la mauvaise qualité des objets n'ont jamais eu un bon effet sur la marche d'une industrie. On les a citées à plus d'une reprise comme causes de crises (Scheurer, Crises, page 57; Illgen, op. cit., page 72).

Mentalité industrielle. La conscience joue donc un rôle dans l'essor industriel. Pour qu'une industrie prospère, elle demande une mentalité spéciale, chez les ouvriers comme chez les patrons. La même occupation pratiquée de père en fils plusieurs générations durant crée une certaine disposition du corps et de l'esprit favorable à l'industrie. Nous avons à ce sujet en Suisse des exemples typiques dans l'horlogerie et dans l'industrie textile. Le montagnard neuchâtelois naît pour ainsi dire horloger. Les ouvriers de la Suisse orientale produisent 20 à 30 % de plus dans l'industrie textile que l'habitant du centre du pays (Schmidt, op. cit., page 96).

Au Tessin, l'industrie a eu de la peine à prendre pied, les ouvriers s'opposant pendant longtemps à la discipline des fabriques.

Pour les patrons, il faut le talent d'organisateur et du tact. La nature a favorisé la Suisse sous ce rapport. Les hommes entreprenants, courageux, intelligents et travailleurs, fins connaisseurs du monde, n'ont jamais fait défaut dans notre pays. Beaucoup ont même dû émigrer et le doivent encore pour trouver des positions adaptées à leurs capacités et leurs aspirations. Autrefois ils allaient comme soldats et officiers. Au-

aujourd'hui ils vont comme commerçants ou directeurs d'usines (Schmidt, page 90).

En général, le protestantisme a favorisé l'industrie plus que le catholicisme (Rappard, page 35). Des réfugiés français et italiens ont contribué dans une large mesure à implanter chez nous des industries. On connaît aussi le fameux livre : „Protestantismus und Kapitalismus“ de Max Weber, qui affirme que la mentalité protestante est une des causes principales de l'essor industriel et du capitalisme. L'exemple du canton de Solcure qui est un des plus industriels, quoique catholique, parlerait cependant contre la thèse indiquée. On peut dire toutefois que depuis 1850 environ, les pays catholiques ont évolué. Plusieurs d'entre eux se sont lancés dans l'industrie. D'ailleurs, dans les centres catholiques industriels, on trouve fréquemment de fortes colonies protestantes.

Tous les protestants n'étaient du reste pas favorables à l'industrie. Les aristocrates bernois, par exemple, ont su pendant longtemps empêcher son développement dans le canton.

Quelles étaient leurs raisons ? Il y en avait probablement de désintéressées et d'intéressées.

L'industrialisme amenait avec lui la question ouvrière et on pouvait en toute sincérité y voir une source de malheur pour le pays (voir, pour les idées sociales des conservateurs, mon travail : *Idées sociales en Suisse avant 1848*).

Mais les aristocrates pouvaient être contre l'industrie pour d'autres raisons encore : Ils savaient que l'industrie crée des richesses et que la richesse dans les mains d'autres personnes est le plus grand danger pour les puissants (Rappard, op. cit., page 24). Déjà Jean de Müller avait dit : Dans une république il n'est jamais bon que le pouvoir soit d'un côté et la richesse de l'autre (ibidem).

Dans certains cantons (Zürich, Bâle), la puissance gouvernementale se trouvait entre les mains des corporations d'artisans de la capitale ; cette dernière avait du moins des privilèges commerciaux. Point n'est besoin de dire qu'elle ne favorisa pas le libre essor industriel. Ce dernier se donna donc surtout à la campagne. Il en résulta avec le temps de gros déplacements de fortune et de puissance qui devaient se répercuter sur la politique à la première occasion. Ludwig Snell, le principal théoricien du mouvement politique suisse des années 1830 à 1848 dit expressément que les adhérents au libéralisme étaient les représentants d'une société nouvelle basée sur l'industrie (Scheurer, *Der Übergang...*). Le parti radical qui représentait la société nouvelle en développa aussi l'idéologie. Il élaborait et réalisa successivement, au courant du 19^e siècle, d'ailleurs avec la collaboration des autres partis, le pro-

gramme libéral, démocratique et national qui permit l'essor de l'industrie et l'organisation de la société sur la nouvelle base. Sans la révision de la constitution fédérale de 1848, l'industrie eût étouffé.

(*Observation.* Je n'ai guère besoin de dire que la critique du régime nouveau par les partis de gauche et de droite fut bienfaisante à bien des égards. D'un côté, elle a été un puissant stimulant, d'un autre, elle a préservé la majorité de graves exagérations. Mais je ne crois pas que des esprits cultivés et au courant des nécessités historiques puissent sérieusement demander aujourd'hui le retour au cantonalisme. La Suisse a, au contraire, besoin de toutes ses forces, pour ne pas succomber dans la tourmente européenne. Si la centralisation comporte des défauts, tâchons de l'en purger.)

Encore une fois, comme pages 7 et 9, nous voyons que tous les domaines de la vie intellectuelle, économique et sociale se touchent de près, qu'ils sont dépendants les uns des autres, ayant un seul sujet : l'homme, la société humaine, sa prospérité matérielle et son bonheur. (Pour tout ce chapitre voir aussi le travail de Rappard, op. cit.)

Nous avons déjà dit que les idées politiques et sociales gardent une certaine autonomie, une valeur en elles. Mais si on étudie l'histoire sans parti pris, on admettra que chaque forme d'organisation économique a favorisé une certaine idéologie. Ce fait a amené des philosophes à la conception dite „matérialiste“ de l'histoire. Bien avant la publication des théories de Marx et d'Engels, J. Fröbel disait dans le „Républicain suisse“ : „Tout Etat politique a pour base une organisation économique. La politique dépend de la vie économique comme notre vie de notre corps“ (Scheurer, *Übergang...*). Les idées forment une „superstructure“. Elles favorisent et sanctionnent le régime économique. Elles peuvent aussi naître en opposition à l'ordre établi et avoir pour but de le combattre ou de le réformer (Scheurer, *Der Übergang der Schweiz...*). Souvent elles sont exagérées, nourries par des sentiments et passions aveugles, et entretiennent alors de vaines luttes politiques, alors que, réduites à la partie rationnelle, elles pourraient faciliter l'entente et le progrès.

Les réformes politiques et sociales, toute la législation civile et commerciale du 19^e siècle ont influencé considérablement l'essor industriel, soit en favorisant directement l'industrie et le commerce, soit en cherchant les correctifs aux défauts de la vie sociale nouvelle.

A l'heure qu'il est, l'organisation industrielle sur la base nationale est terminée dans ses grands traits. Mais déjà les besoins économiques montrent une nouvelle tâche plus grande encore. L'économie mondiale demande la réglementation internationale de nombreuses questions et un rapprochement successif des peuples. Le progrès humain, hélas, ne se réalise pas en ligne droite. L'horrible guerre européenne s'est déchaînée au moment où le courant internationaliste en haut et en bas semblait

devenir irrésistible. Nous vaudra-t-elle une réaction nationaliste haineuse pour quelques décades ? Ou les yeux se dessilleront-ils et l'Europe meurtrie saura-t-elle choisir la voie de la raison et de l'entente par des concessions réciproques ?

Les crises industrielles et commerciales.

Ce sujet est touché par plusieurs travaux. Eggen-schwylér, Illgen, Lincke, Steinmann en parlent. Mais ce n'est que dans mon étude sur les crises de l'industrie horlogère qu'il a été traité à fond. Les crises dans les différentes industries se ressemblent d'ailleurs. Surtout celles de la broderie ont beaucoup de traits communs avec les stagnations de l'horlogerie. Les deux industries sont si intimement liées au marché mondial que toute crise générale doit se répercuter sur elles. Le moment où la crise éclate n'est du reste pas toujours exactement le même, comme le tableau suivant le prouvera.

Les crises ont éclaté :

Sources	Dans l'horlogerie	Sources	Dans la broderie
Scheurer	1866	Steinmann	1867
"	1875	"	1872
"	1884	Illgen	1884
"	1891	"	1890
"	1902	"	1904
"	1908	"	1908

Ce fait n'a rien d'extraordinaire, les crises générales passant sur le monde entier comme une vague et ne touchant pas simultanément les divers pays qui constituent la clientèle des deux industries.

Nous avons déjà dit que la mode influence davantage la broderie que l'horlogerie.

Quant aux causes des crises, divers auteurs en citent une, particulière à la broderie. La voici : L'introduction de la loi sur les fabriques avec la journée normale de 11 heures et l'interdiction du travail des enfants en dessous de 14 ans avait eu pour effet la fuite des machines à broder dans l'industrie à domicile qui n'était pas réglementée. Tout le monde se mit à produire. Il y eut surproduction. La qualité du travail n'y gagna pas, tant s'en faut. Les salaires baissèrent. La vente dut se faire par des opérations en consignation très risquées. Une formidable crise creva enfin l'abcès (Illgen, op. cit., page 72; Geser-Rohner, op. cit., pages 70/72).

Cette particularité exceptée, je n'ai rien trouvé qui puisse corriger ou compléter ce que j'ai dit sur les crises de l'industrie horlogère.

Eggenschwylér (op. cit.) attribue la principale cause des crises aux guerres. Ce faisant, il tombe dans le défaut de la plupart des économistes théoriciens qu'il

critique. Tout en admettant la gravité des problèmes posés par la guerre, je ne puis que répéter ce que j'ai dit dans mon livre sur les crises horlogères, page 9 : Les économistes s'attachent volontiers aux phénomènes spéciaux à leur époque. Ils en relèvent l'importance, ce qui est bien, mais souvent l'exagèrent. Chaque crise de surproduction ayant eu son caractère spécial, il existe à peu près autant de théories qu'il y a eu d'arrêts dans l'essor industriel. Des hypothèses établies de cette façon sont forcément étroites et incomplètes.

En réalité, les causes de crises sont nombreuses. Des huit théories esquissés dans mon travail, aucune ne donne la solution complète. La cause fondamentale des crises est l'erreur dans la mesure. Cette erreur peut se produire dans la production, dans la circulation (emploi du crédit), la répartition et la consommation des richesses, enfin dans les rapports entre l'économie politique et les questions de population.

Aussi longtemps que le monde industriel continuera à se développer, on ne parviendra pas à éviter totalement les troubles dans l'équilibre des forces économiques. Plus l'évolution est rapide, plus les sources d'erreurs sont importantes et nombreuses.

Les crises sont les moments d'arrêt, de lassitude, de désorientation dans la marche à l'industrialisation du monde.

Il est possible, je le crois du moins, que l'économie mondiale arrive une fois à un état d'équilibre qui permettra de proportionner plus ou moins la production à la consommation. Nous en sommes encore loin.

Ce que j'ai dit des crises est vrai pour la société industrielle et son organisation en général.

J'ai montré les progrès réalisés, le travail incessant qui se fait en Suisse. J'ai essayé d'esquisser aussi quelques lignes d'orientation pour l'avenir. Ce dernier ne dépend malheureusement pas de nous seulement.

La petite Suisse doit suivre plus ou moins la politique des grandes nations et s'y adapter. Pour le moment, l'avenir est sombre. On ne saurait donner d'autres directions que celle-ci : Développons et formons nos capacités, notre savoir, notre éducation, notre esprit d'entreprise. En résumé, soyons forts et ayons l'œil ouvert.

Ce qui assure à l'industrie suisse son avenir, c'est cette tournure d'esprit qui trouve la satisfaction non pas dans les plaisirs vulgaires, mais dans le travail utile, dans l'organisation. Cette mentalité n'empêche d'ailleurs pas d'avoir le cœur à la bonne place et de savoir utiliser les heures de loisir pour des distractions nobles et bienfaisantes.

Les qualités indiquées rendent service en première ligne à l'individu. Pour l'avenir de la Suisse, pour donner l'appui nécessaire à sa politique économique, il faut développer encore l'esprit national.

L'éducation civique doit viser chez nous un double but. Elle doit nous faire aimer notre pays et ses institutions. Mais, vu la composition ethnique de la Suisse, elle doit aussi mettre la jeunesse en garde contre des préjugés à l'égard des peuples qui nous entourent. Ce n'est qu'ainsi que nous serons véritablement unis et forts. C'est à cette condition aussi que nous pourrons contribuer au rapprochement des peuples et constituer en quelque sorte le germe des États-Unis d'Europe.

Je ne me fais pas d'illusion, il est vrai, dans ce domaine. Nous nous entendrions bien entre Suisses, mais dès qu'il s'agit de politique internationale, nous épousons plus ou moins la cause du pays étranger dont nous parlons la langue. Et alors, au lieu d'avoir une influence bienfaisante au dehors, nous nous divisons nous-mêmes.

Y a-t-il un remède à ce mal ? Il y en aurait bien un. Il nous faudrait des maîtres d'école et surtout des journalistes d'une rare élévation de cœur et

d'esprit. Mais nous tournons là dans un cercle vicieux. Maîtres et journalistes, dans leur grande majorité, se basent sur l'opinion publique et la forment à leur tour, sans qu'on puisse distinguer clairement entre cause et effet. Une institution scolaire fédérale pourrait faire du bien. Mais ce serait précisément encore une centralisation dont on ne veut plus à aucun prix.

Ah, si les pays environnants s'entendaient, tout irait pour le mieux chez nous aussi. Mais, pour le moment, on n'entrevoit aucune détente de ce côté là.

Espérons donc que l'affection pour la Suisse sera suffisamment forte dans les différentes contrées du pays pour vaincre finalement les tendances dissolvantes.

Le gouvernement fédéral doit pouvoir compter sur l'appui du peuple pour défendre avec force nos intérêts ces prochaines années. Autrement, nous allons au-devant d'une période pleine de souffrances physiques et morales.